

LE VAL-PERDU.

PAR RAOUL DE NAVERY.

I

La vieille servante entra dans le salon, les bras chargés d'un bouquet colossal. Son visage tanné, ridé, paraissait animé d'une joie profonde, ses yeux qui jamais n'avaient été beaux, rayonnaient de bonté. Mal bâtie, boitant un peu, Coudrette trouvait néanmoins le moyen d'achever plus d'ouvrage en une heure que toutes les autres dans une journée. Et ce travail elle le commençait et l'achevait allègrement, se plaignant sans cesse de n'en point avoir assez. Tenant le logement modeste de Mme Chazelle avec une propreté minutieuse, elle passait ses soirées à raccommoder le linge, à filer suivant une habitude de sa jeunesse, et quand elle se couchait, c'est que sa lampe manquait d'huile ou qu'elle n'avait plus rien à faire.

Un moment Coudrette se demanda si elle rangerait elle-même dans les vases, les fleurs des champs qu'elle apportait, mais elle se rendit avec cette humilité propre à son caractère, cette justice que jamais elle ne ferait de vases aussi élégants que ceux de sa maîtresse; puis, frappant doucement à la porte elle se contenta d'appeler celle-ci.

—Que veux-tu? demanda Mme Chazelle quand la vieille femme pénétra dans sa chambre.

—Vous montrer ma moisson de la matinée.

La veuve passa dans le salon et poussa un cri de surprise et de joie. Semblable à une gerbe colossale, le bouquet de Coudrette s'étalait sur le tapis, confondant les nuances des fleurs et les teintes des feuillages. Les corolles déchiquetées des bluets frôlaient les coquelicots rouges au cœur noir, des grappes de clochettes bleues se mêlaient au calice lilas tendre des nielles; les marguerites s'étalaient à côté des boutons d'or; des branches de troëne dressaient leurs thyrses odorants à côté des larges ombelles de sureau, au parfum grisant. Puis c'étaient des brins d'herbe d'une ténuité charmante, des épis encore engainés dans leurs feuilles minces, des flambes d'eau, des iris sauvages, jaunes et bleus, des spirées légères comme des souffles, puis une foule de plantes agrestes, cueillies le long des fossés: menthe sauvage, genêts, grappes de cytise et d'acacia, mêlés, confondus, et formant un ensemble à arracher à un peintre un cri d'admiration.

—Mais, Coudrette, tu m'a ruinée! s'écria Mme Chazelles, les fleurs coûtent si cher à Paris.

—Certes, madame, si on les va demander sur les boulevards, dans des boutiques, où une branche de lilas vaut cent sous... Mais regardez donc les miennes! Je les connais et je les aime, celles-là! Je puis vous dire leur nom et leur histoire, car les fleurs des champs ont leur légende, tandis que vous me demanderiez un renseignement sur les fleurs à la mode, des fleurs qu'on a travaillées, torturées, je n'en pourrais nommer aucune. Vous ruiner! chère maîtresse! Voilà le premier jour que vous m'adressez un reproche semblable... Mais regardez donc ma moisson; toutes fleurs des champs, honnêtes et belles. Dame! je me suis levée avant le jour, mais comme on perd le sommeil à mon âge, on peut quitter son lit plus matin. Mes jambes sont solides et j'ai pris à travers les faubourgs pour gagner les champs. Cela me rappelait joliment ma jeunesse, et le temps où on m'appelait Coudrette! J'avais quinze ans, le teint frais comme une boule de neige, l'humeur gaie, et nul souci de l'avenir. Tout cela est bien loin, ma bonne maîtresse. Je ne suis plus qu'une vieille femme, mais je retrouve encore des forces, quand il s'agit de vous prouver que je vous aime... Ne faut-il point fêter le retour de mon jeune maître. En voilà un qui aime les fleurs et qui sait les peindre! Mais qu'est-ce qu'il ignore, ce cher enfant? Vous en avez fait un homme à votre image, et vrai, sur ma foi de chrétienne, si j'avais trouvé une femme meilleure que vous, je me serais mise à son service.

—Comme tu m'aimes! s'écria Mme Chazelles dont les yeux se remplirent de larmes.

—Ça, c'est vrai comme Dieu, madame, mais vous me le rendez bien, et partant nous sommes quittes! N'est-ce point encore moi qui vous dois du retour? Qui donc voudrait d'une servante vieille et cassée comme moi? Est-ce qu'on devinerait que mon cœur a gardé sa jeunesse? Aujourd'hui tout a bien changé; les maîtres veulent des filles élégantes portant des toilettes à la mode, tandis que vous me souffrez avec mon casaquin de gros drap et ma coiffure du pays. Tout est bien, puisque vous tenez compte du temps où je vous portais toute jeune dans mes bras et où je vous berçais avec des histoires.

—Et c'est pour toutes ces raisons que je tiens à toi, Coudrette! Après m'avoir vue grandir, tu as, à son tour, reçu Jacques sur tes genoux; tu n'es plus pour moi une servante, mais un membre de la famille, plus humble, mais vraiment bien cher... Et voilà encore une des bontés de ton cœur, cette gerbe fleurie qui va rendre la maison plus gaie et qui fête à l'avance le retour de Jacques...

Mme Chazelles éparpilla les fleurs du gigantesque bouquet, les choisit, les arrangea suivant leurs teintes et leur port, puis elle remplit les grands vases, la coiffeuse servant de surtout dans la salle à manger, et jeta la dernière brassée de branches dans une vasque de grès énorme occupant un angle de la chambre à coucher de son fils.

Mme Chazelles était en ce moment sur le déclin d'une beauté qui avait été remarquable. Des chagrins précoces enlevèrent vite à son visage la fleur de sa jeunesse, et blanchirent prématurément ses cheveux. Mais sa taille haute et svelte gardait son élégance: les lignes de son visage conservaient leur pureté. En dépit de la simplicité de sa toilette elle trahissait la grande dame dans les inflexions de sa voix harmonieuse, aussi bien que dans la grâce de ses mouvements. Une dentelle blanche couvrait sa tête dont l'expression rajeunissait dans la joie. En ce moment, au milieu de ses fleurs, elle paraissait encore charmante.

L'appartement qu'elle occupait, situé 129 boulevard Saint-Michel, de proportions très restreintes, paraissait cependant charmant. Un grand nombre de tableaux peints par son fils y répandaient un air de vie. Quelques statuettes bien choisies, des plats anciens découverts dans les campagnes dont les paysans n'avaient point encore la prétention de vendre plus cher que les marchands de Paris; puis ces travaux de femmes qui ajoutent sur chaque meuble, dans chaque coin une grâce, une harmonie spéciale, doubleraient la valeur d'un mobilier ancien dont à aucun prix elle n'eût consenti à se défaire. Ce qui frappait tout d'abord, dans ce logis modeste, c'était un ensemble de choses aimables et sérieuses tout ensemble. Avant d'avoir vu Mme Chazelles, on devinait son caractère rien qu'à étudier les objets dont elle s'entourait. La table à ouvrage révélait l'adresse des doigts; la bibliothèque les goûts sérieux de cette femme admirable dont la vie brisée avant vingt ans gardait le deuil du passé au milieu des espérances de l'avenir.

Tandis qu'elle donnait à l'appartement un dernier regard, Coudrette allumant ses fourneaux, tâchait de se rappeler le secret de petits plats qui jadis faisaient le bonheur de Jacques. A sa manière, elle prétendait fêter le retour de son maître. Des pâtes délicates, dorées par les œufs, parfumées, et prêtes à se changer en friandises, remplissaient des jattes de faïences; Coudrette allait et venait avec une rapidité n'elevant rien à une sorte de tranquillité faisant le fond de son caractère. On entendit bientôt crépiter le charbon, chanter la marmite, ronfler le four, et Coudrette eut sur les lèvres un des vieux refrains qui lui servaient à bercer Mme Chazelles, quand elle était encore la petite Jeanne Monlaurier.

Un joyeux coup de sonnette la fit tressaillir, elle courut de toute la vitesse de ses vieilles jambes, et se trouva en face d'un beau jeune homme au teint brun, à la moustache noire, qui lui prit les deux mains en s'écriant:

—Eh bien! oui, c'est moi, Coudrette! N'ouvre pas de si grands yeux... Les moustaches sont venues, l'adolescent est un homme, mais ton Jacques est resté le même par le cœur!

Coudrette porta à son visage mouillé de larmes un angle de son tablier, puis elle mit sa main ridée et calleuse dans la main élégante que le jeune homme lui tendait.